

## A propos Reportage

# New York avec l'accent belge

En 1624, les premiers colons originaires du Plat Pays débarquaient sur l'île de Manhattan. Près de 400 ans plus tard, la Belgique reprend pied à New York, grâce au premier guide belge officiel de la ville, Patrick Van Rosendaal et sa société BE NY. Embarquement immédiat.



© KENA BETANCUR/AFP/BELGA

ELODIE PERRODIL  
À NEW YORK

**P**atrick Van Rosendaal est en plein décalage horaire. Il vient de rentrer à New York, après un séjour en Belgique, la semaine dernière, pour la présentation de son nouveau guide «BE NY, touriste d'un jour, New-Yorkais toujours». À peine descendu de l'avion, et après une courte nuit, ce Monsieur Big Apple a donné rendez-vous à son groupe de touristes belges à Brooklyn. Plus particulièrement à Williamsburg, ancien quartier industriel, transformé, en l'espace de dix ans, en épicerie de la mode et de la «branchitude» new-yorkaise. Ses rues bordées de boutiques de petits créateurs et de graffitis sont le point de départ de la balade «de Hipsters à Yuppies», qui se termine de l'autre côté de l'East River, au cœur du quartier de la finance, à Wall Street. Les deux rives sont reliées par un Water taxi, un taxi flottant qui offre des vues imprenables sur le pont de Brooklyn et la Statue de la liberté.

«Qu'est-ce qu'un hipster?», demande le guide en guise d'introduction. «C'est un jeune un peu rebelle qui va à contre-courant des modes. Il est créatif, il a déserté Manhattan, car les loyers y sont trop chers pour venir s'installer à Brooklyn. Signe distinctif? Les hipsters sont souvent couverts de tatouage, et les hommes aiment porter la barbe.» Le Yuppie est son antithèse: c'est un jeune professionnel qui ne pense qu'à la réussite matérielle, et travaille, de préférence, chez Goldman Sachs ou JP Morgan, à Wall Street. Signe distinctif: un costume cravaté et un attaché-case.

À chacune de ses visites accompagnées, Patrick Van Rosendaal marie son expérience personnelle d'immigrant, à la première personne, à sa passion pour New York, où il s'est inventé une nouvelle vie. Le cœur partagé entre son pays natal et sa terre d'adoption, le Belge n'a de cesse de montrer la ville avec ses yeux d'expatrié. «La Belgique est un petit pays de 11 millions d'habitants où l'on a parfois du mal à cohabiter. Avec plus de 8 millions d'âmes, New York a quasiment la même population sur une surface bien inférieure, et ça ne pose quasi-

ment pas de problème. Williamsburg, par exemple, est un quartier très dynamique où se côtoient des jeunes très branchés, des juifs orthodoxes et des touristes, et un peu plus loin, on a Wall Street, un quartier de banquiers et de multimillionnaires. Ce brassage des cultures apporte énormément de choses, notamment au niveau économique, car les influences multiples donnent naissance à de nouvelles idées.»

**La ville de tous les possibles**  
En écoutant Patrick Van Rosendaal parler New York, on croirait l'entendre parler de sa propre histoire. La ville de tous les possibles, qui crée et détruit parfois les plus forts, lui a donné des défis avant de lui livrer ses secrets. Tout avait plutôt très bien commencé pour l'Anversois francophile. En 2002, à 25 ans, il décroche un poste de responsable du marketing de la Société Générale, à Paris, spécialisé dans les produits dérivés. Il se taille la réputation de «golden boy belge» dans le milieu. Il y reste jusqu'au début de la crise économique, puis s'intéresse au marché du diamant. Un jour, à New York, il croise une superbe femme. «J'étais amoureux comme on

**«Avec plus de 8 millions d'âmes, New York a quasiment la même population que la Belgique sur une surface bien inférieure, et la cohabitation ne pose quasiment pas de problème.»**

peut être amoureux. Pour elle, j'ai tout quitté. Au bout d'un an, elle m'a jeté dehors.» Incompatibilités culturelles. Retour à la case départ, en terre étrangère, dans l'attente de sa carte verte. «Je devais survivre. La seule possibilité, travailler dans l'Horeca.» Serveur, puis manager, il passe par tous les restaurants belges de la ville: Petite Abeille, BXL, Markt. L'école de la vie dans le chaudron du melting-pot, sans promesse de réussite. «Obtenir une carte verte a été une galère pas possible. Se marier, c'était le plus facile, mais divorcer, ce fut une autre histoire. Il m'a fallu quatre ans pour prouver aux autorités que je n'avais pas fait un mariage en blanc. Deux fois, j'ai été recalé. Par deux fois, ma vie était en train de basculer, parce que je ne savais pas si je pourrais rester ou non. La carte verte, c'était un feu vert pour la suite.»

Au carrefour du monde, l'ancien Golden Boy tombe, à pieds joints, dans le bain multiculturel. Il fréquente aussi bien le personnel des restaurants pour lesquels il travaille, que les clients. La plupart deviennent des amis. Comme Monica, la plus pro des serveuses qui lui a appris l'art d'obtenir un bon pourboire. Ou Bruce, un self-made-man qui





© KENA BETANCUR/AFP/BELGA



© KENA BETANCUR/AFP/BELGA

lui a offert sa première casquette de baseball.

Le Belge vit alors en colocation, déménage souvent, explore de nouveaux quartiers. Il apprend à connaître la Big Apple, «par le dessous», et tombe vite amoureux de ses mille et une facettes.

Débrouillard, le trentenaire dynamique décide alors de passer son permis de guide touristique officiel de New York. Il cumule les emplois, un phénomène répandu dans la ville qui ne dort jamais. «Je travaillais pour la Petite Abeille et pour la compagnie de bus touristique Gray Line. C'est comme ça que j'ai appris le métier. Petit à petit, j'ai commencé à développer ma propre clientèle.»

En 2012, il se lance comme guide à temps plein, spécialisé sur le marché belge. «Je n'avais aucun moyen au départ. J'ai créé moi-même mon premier site web, puis un deuxième, puis j'ai fait appel à un étudiant pour m'aider. À chaque fois que je gagnais un tout petit peu d'argent, je réinvestissais dans le projet. Ma première compagnie s'est appelée «NewYork24seven», parce que je travaillais tout le temps. Tout a véritablement explosé il y a un an, quand j'ai dé-

**«Des investisseurs débarquent avec de l'argent, des projets, et c'est parti. Alors que, chez nous, en Belgique, ce sont les politiciens qui décident de tout...»**

cidé de me consacrer uniquement au marché belge. J'ai trouvé ma niche. Depuis deux ans, j'ai une croissance de 400%. En 2014, 2.000 personnes ont fait appel à BE NY. Environ 120.000 Belges visitent New York, chaque année, j'ai donc un potentiel de croissance énorme. Mon but est de devenir incontournable en Belgique. Si on parle de New York, on doit parler de BE NY.»

#### Le sens des affaires

L'ancien banquier, diplômé de la Vlerick Business School, conserve le sens des affaires. «Très jeune, j'ai appris que ce qui est important, ce n'est pas ce qu'on connaît, mais qui on connaît», explique-t-il. Sympathique et affable, il tisse un réseau de relations qui vont l'aider à réaliser son rêve. Il y a d'abord sa rencontre avec le PDG de l'agence de publicité Duval Guillaume. Rencontre qui débouchera sur une collaboration autour du «branding» de la société BE NY: logo, site internet et merchandising, comme des casquettes et des T-shirts. Ensuite, son partenariat avec l'agence de voyages belge Connections.

**Dans le quartier de Bushwick à Brooklyn, les murs vierges se font rares. Entre graffiti et street art, les fresques se suivent.**

Au programme, quatre balades à thème, pour «arriver à New York en touriste et repartir en New-Yorkais», comme le promet son slogan. «Connections a sauté sur l'occasion, car ils ont quelque chose que les autres n'ont pas», explique l'ancien commercial.

Enfin, la publication, aux éditions Lannoo, d'un guide touristique rédigé au fil de ses rencontres. «À New York, il y a tous ces grands monuments iconiques, mais il y a aussi des tas de gens sur lesquels on peut compter. Je voulais décrire ce New York à taille humaine», confie l'auteur. Nouveau hasard de la vie, il s'associe cette fois avec Robert Caplin, photographe des stars qui publie ses images dans «Time» et «National Geographic».

Aujourd'hui, BE NY est une petite affaire qui croît. La société est installée dans les locaux de l'Atelier, l'incubateur de jeunes sociétés de la Chambre de commerce belgo-américaine, au centre de Manhattan. Elle emploie deux personnes à plein temps, et sept guides freelance trilingues (français, néerlandais, anglais), tous Belges, sélectionnés pour leur personnalité.

Elle organise aussi des voyages d'affaires et des incentives pour les entreprises. «Une visite de la ville avec nous, ce n'est pas un cours d'histoire, mais une promenade entre amis. Mes clients rencontrent ici un compatriote, avec lequel ils ont des atomes crochus, qui peut les aider, les rassurer, et qui vit sur place. Ils peuvent poser n'importe quelle question pour mieux comprendre la culture américaine, si différente de la nôtre. Les gens viennent surtout pour cette expérience intime et pour passer un bon moment, c'est une nouvelle tendance», explique le guide.

On apprendra ainsi que l'esprit commerçant des Américains n'a pas de limite. «On peut aller chez Tiffany's en baskets avec un sac à dos. Si vous dites que vous voulez acheter une bague de fiançailles, le vendeur vous offrira le champagne. Je le sais, je l'ai fait», raconte-t-il à des touristes hilares.

Les conseils et anecdotes fusent. Comme devant un traditionnel «Diner», restaurant à la façade en inox et au mobilier rétro. «On y sert des burgers, mais aussi une très bonne nour-

riture mexicaine. On dit souvent que si vous voulez manger du bon mexicain sans aller au Mexique, il faut venir à New York.»

#### Le meilleur boulot au monde

Être guide officiel belge, pour les Belges, à New York, nombreux sont ceux qui y avaient pensé, mais Patrick Van Rosendaal est le premier à l'avoir concrétisé. Le secret de sa réussite? «C'est très simple. Il faut être passionné par le boulot. Je travaille 10 à 12 heures par jour, mais je ne prends pas ça comme du travail. Pas du tout. J'aime le contact avec les gens, et j'ai l'impression d'apporter une valeur ajoutée dans leurs vacances. J'ai le meilleur boulot au monde car je peux faire partie de moments extraordinaires. On me demande parfois si ce n'est pas ennuyeux de faire les mêmes visites tous les jours. Je réponds que non, car je vois la ville changer en permanence. Comme Williamsburg: un quartier peut se transformer en cinq ans. Des investisseurs débarquent avec de l'argent, des projets, et c'est parti. Alors que, chez nous, en Belgique, ce sont les politiciens qui décident de tout...»

À 38 ans, l'ancien financier a trouvé sa nouvelle voie, sans regret. «Avec un peu de recul, la banque n'était pas un métier pour moi. Les collègues étaient quasiment tous des concurrents. Les bonus étaient tellement importants qu'il y avait toujours une sorte de compétition entre nous. Je suis tellement content d'avoir eu ce moment dans ma vie où je n'avais plus rien, où j'ai dû me regarder en face, parce que si j'étais resté dans la salle des marchés, je serais resté un Dikkenek, sans respect pour les gens. À New York, je suis devenu quelqu'un de beaucoup plus humain. Est-ce qu'on peut avoir du succès dans ce que je fais? Oui. On peut bien gagner sa vie. Mais ce n'est vraiment pas mon but.»

En est-il bien certain? À la fin de sa visite de Wall Street, le Belge pointe du doigt le Woolworth Building, somptueux building de style néogothique, datant de 1913. Le symbole du rêve américain. Il se met à rêver tout haut: «J'espère bien, moi aussi, avoir mon propre gratte-ciel ici un jour.» Éclat de rire général.

«BE NY, touriste d'un jour, New-Yorkais Toujours», Patrick Van Rosendaal, Éditions Lannoo, Tielt, 2014, 22,99 euros.



www.beny.be